Ami du Clergé du 27 février 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XXIV. *4e Dimanche de Carême :* La multiplication des pains, 113.
Causeries sur la Messe. — X. L'Epître, 114.
Petits prônes sur les Commandements. — IV. *1er Commandement de Dieu :* Culte intérieur et culte extérieur, 115.
Lectures sur Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. — V. Le martyre et la mort d'amour, 116.
Brèves conférences sur l'histoire de l'Eglise. — VII. Les sept diacres et S. Etienne, 120.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXIV

4e Dimanche de Carême

LA MULTIPLICATION DES PAINS

Mes frères,

On était en plein printemps palestinien, à proximité de la 2e fête de Pâque de la vie publique, près de Capharnaüm. Les Apôtres avaient commencé au nom du Maître leur ministère. Il avait été couronné de succès ; dans la joie de leurs premiers triomphes ils racontaient en détail les événements dont ils avaient été les témoins et les héros. N.-S. partagea leur bonheur ; il les félicita d'avoir si bien accompli leur œuvre. Mais ils étaient fatigués ; ils avaient besoin de réparer leurs forces. Où pourrait-on leur accorder le repos nécessaire ? Pas à Capharnaüm sûrement, ni dans son voisinage immédiat. Les visiteurs étaient nombreux, d'autant plus nombreux que la fête de Pâque allait amener un nombre inaccoutumé de pèlerins désireux de voir Celui dont tout le monde maintenant parlait. Et Capharnaüm était un centre de ralliement ; des divers districts au Nord de la Palestine on s'y rendait pour partir de là vers Jérusalem. « Venez à l'écart, dit Jésus, et reposez-vous un peu. » On s'embarque, on traverse le lac et on aborde à Bethsaïde. Malheureusement la foule les a vu partir ; elle guette la direction que prend la barque. Aussitôt une multitude nombreuse contourne le lac et les rejoint.

Mais le jour baisse rapidement. En Orient le crépuscule est de courte durée. Les Apôtres s'inquiètent. Jésus lui-même lève les yeux sur les rangs pressés qui l'entourent. Une tendre sollicitude monte de son cœur : « Où achèterons-nous du pain pour que ces gens puissent manger ? — Faites-les asseoir. » L'herbe était verte et touffue, notent à l'envi Marc et Jean, comme pour excuser le Maître auprès de ses convives et justifier la simplicité de la réception. Il reçoit quelques pains, quelques poissons, et les pains comme les poissons semblent à l'infini sortir de ses mains bénissantes. Le rassasiement seul des 5.000 hommes, des femmes et des enfants interrompt le flux miraculeux. La reconnaissance éclate en enthousiasme universel.

Voilà cet évangile. L'Eglise fait alterner, de dimanche en dimanche, les événements douloureux et les événements glorieux. Après la Tentation, la Transfiguration ; après les fatigants débats avec les Pharisiens une scène de joie et de reconnaissance. La page d'aujourd'hui convient bien d'ailleurs à ce dimanche de *Lætare*, halte d'allégresse en notre quarantaine de pénitence. De même que l'événement est resté inoubliable pour les Evangélistes qui tous l'ont raconté, il est aussi dans toutes les mémoires. Rappelons alors ce qui le rend si touchant : une pensée, une parole, un geste.

I. — *Une pensée*

« Quand il eut levé les yeux et qu'il eut vu cette foule, Jésus eut pitié. »

Remarquez chacun de ces mots. Il lève les yeux. Il a besoin de lever les yeux pour la voir. Il faut qu'il détache ses regards du paysage divin qui s'étend à ses pieds, du lac enivrant au soleil couchant, des disciples choisis, des amis déjà anciens et des autres plus récents qu'il aperçoit dans la foule, de son son propre cœur où il retrouvait son Père céleste. C'était son attitude ordinaire. Il paraît en lui la joie ineffable de la présence divine, du plan providentiel qu'il devait réaliser ; il se recueillait avec amour dans ces visions célestes. Différent de nous, pour voir le monde il fallait qu'il fasse un effort, tellement il était recueilli, alors précisément que c'est l'effort qui nous coûte pour nous recueillir.

Mais en regardant le monde qu'il avait à ses pieds, le sentiment qui l'animait était la pitié. Cette foule qui l'avait suivi avait faim, bien qu'elle l'ait cherché. Combien souffrent de la faim, parce que précisément ils ne la cherchent pas ! C'est à eux surtout qu'il pense, car leur détresse est autrement lamentable. A eux surtout il manque le pain, celui de l'intelligence pour comprendre le vrai sens de la vie, celui du cœur qui les ferait s'attacher aux biens solides et durables, celui de la volonté, qui les fixerait dans la poursuite de la vertu. Ceux-là surtout sont des brebis sans pasteur, errant dans des paturages aux herbes folles ou empoisonnées. L'Evangile seule indique cette sympathie générale puisque N.-S. dit : « J'ai pitié, non pas de la foule, mais des foules ; *misereor super turbas* ».

II. — *La parole de Jésus*

Les Apôtres, désorientés par une telle affluence, en ce lieu désert, ne trouvent qu'un mot : mot de raisonnement et de prudence humaine : « Renvoyez-les. » Que faire d'autre, quand on n'a que quelques pains et quelques poissons ? Nous en aurions tous dit autant ; on nous aurait approuvé.

Oui, mais Celui qui voit le fond des cœurs, ne juge pas comme nous et parle différemment. Dans ce mouvement des foules il avait aperçu une marque d'attachement. Ces gens l'aimaient. Humainement peut-être, dans l'espérance de profiter de sa toute-puissance plutôt que de ses lumières ; ils l'aimaient donc en somme plus pour eux-mêmes que pour lui. Tout de même, ils avaient tout quitté pour le suivre ; ils avaient même oublié, pour ne point le perdre, les mesures de l'élémentaire prudence. Ils lui représentaient la masse innombrable des âmes qui dans la suite des siècles quitteraient aussi tout pour lui, et prenant à la lettre son magnifique défi : « Celui qui n'est point capable de laisser pour moi les êtres les plus chers, n'est pas digne de moi »,

laisseront tout ce qu'ils ont de plus précieux et essaieront, même en vue de la récompense, de s'attacher à lui. Initiatives qui ne sont point toujours parfaites, mais dont il veut bien se déclarer satisfait, qu'il accueille et qu'il bénit.

Du reste, il n'a jamais renvoyé personne. Et Dieu sait si ceux qui sont venus à lui de son vivant étaient parfois peu intéressants. C'est Nicodème, le Docteur timoré, qui pour ne point se compromettre auprès de ses confrères vient, la nuit, lui poser les questions qu'il ne peut résoudre. C'est la femme adultère dont tout le monde se détourne et que la loi de Moïse ordonne de lapider ; c'est la Samaritaine, qui vient en chantant ses amours coupables et ne voit dans les promesses qu'il lui laisse entrevoir, que la facilité d'une vie rendue moins laborieuse par la découverte d'une eau qui désaltère à tout jamais ; c'est Jaïre, le chef de la synagogue qui accourt vers lui après avoir épuisé sans doute pour son enfant tous les moyens de guérison ; ce sont les malades, les lépreux, les enfants, tous ceux enfin que l'Evangéliste résume d'un mot : « *Quotquot habebant plagas.* » Tous ceux qui avaient une plaie se croyaient les clients indiqués de sa charité.

Il continue. Que d'âmes viennent à lui dans des sentiments qui ne se recommandent point par le désintéressement ! Pour quelques-unes qui le cherchent, lui, que d'autres qui se cherchent en lui ! Il ne les renvoie jamais ; il les accueille ; il leur parle, et à force de les aimer il convertit leur cœur.

III. — *Il use de moyens divins*

Multiplier les pains ; c'est là un procédé capable de provoquer l'enthousiasme des foules. Comme l'apaisement des tempêtes, ou la résurrection des morts c'est un miracle de premier ordre, car il s'opère sur la matière. Et N.-S. l'accomplit en face de beaucoup de témoins. Pourquoi ? Pour la satisfaction humaine d'émouvoir les hommes ? Non. Pour que l'humanité modeste, surtout sensible à ce qui apaise les besoins matériels, constate la divinité, la générosité de son geste, et en tire les conséquences.

Pour que les prétendus savants de l'avenir, s'ils sont sans parti-pris, se déclarent satisfaits de cette méthode inattendue, qui déroute évidemment leurs habitudes, mais qui n'en montre que davantage la présence du divin. Car enfin, ce désert où l'on ne saurait trouver à manger, cette foule de 5.000 personnes qui a faim et qui mange et qui est rassasiée, et qui en laisse, tout cela après qu'elle aura vu sur quelques pains et quelques poissons un simple geste qui bénit, une parole qui ordonne, comment ne pas rendre hommage à la toute-puissance ?

Surtout parce que ce miracle d'aujourd'hui était un symbole. Un jour devait venir en effet où il renouvellerait, d'une façon plus miséricordieuse encore, le prodige qui émerveille les foules. A l'humanité toujours affamée il préparera du pain, mais un pain vivant dont il parlera immédiatement après cette scène. Pain vivant descendu du ciel ; sa chair, son sang qu'il offre en nourriture, et dans des conditions qui ressemblent point par point à celles qu'il impose aujourd'hui. C'est à la foule qu'il s'adresse, c.-à-d. à cet ensemble amorphe et sans prétention qui le suit, à la foule des petites âmes aussi dont la générosité ne se hausse souvent qu'à la pratique des vertus faciles ; et pour recevoir ce pain, il n'est pas nécessaire d'avoir ni longtemps ni douloureusement opéré des séparations. Quitter pour un instant les préoccupations ordinaires, renoncer au péché, rêver d'une transformation que sa grâce produira et comme au désert la distribution se fera. Avec quelle générosité ! Remarquez ce mot : « *Quantum volebant* ». Ils mangèrent autant qu'ils voulurent. Ainsi ce sera nous qui fixeront le nombre et la fréquence du don divin. Mais si nous savons en profiter, pour nous comme pour la foule ce sera l'apaisement, car il est, lui, le seul pain qui nous convienne.

* *

Aussi comme je comprends l'enthousiasme de la foule et sa réaction. « Elle voulut le faire roi. » Il ne faut ni sourire de ce projet, ni le blâmer. Elle fait ce qu'elle peut ; la plus grande marque de reconnaissance et de confiance pour une foule n'est-ce pas de décerner la royauté ?—

Mais les points de vue ici diffèrent. La Couronne? La Royauté? Evidemment il les mérite, mais qu'a-t-il besoin des royautés humaines ? C'est lui qui les distribue aux grands d'ici-bas. La royauté qu'il ambitionne, c'est la royauté sur les âmes. La couronne qu'il lui faut, c'est l'empressement de tous à suivre sa loi.

Certes la foule disait bien : Il faut qu'il règne. Elle se trompait seulement dans la portée et la direction de son geste. Rétablissons-en le vrai sens, et puisque nous l'avons mieux compris, nourrissons-nous souvent du pain qu'il nous a préparé, afin qu'il règne sur tout notre être, et nous prépare l'entrée définitive dans son royaume à lui, où nous chanterons à notre tour notre enthousiasme et notre reconnaissance. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

X

L'ÉPÎTRE

Mes frères,

L'*amen* de la Collecte forme une coupure très nette dans la liturgie de l'Avant-Messe. Je vous ai dit que cette dernière était une préparation spirituelle et intellectuelle au sacrifice. Dans la première partie, l'homme est allé à la rencontre de Dieu, il a parlé à Dieu par la prière (prière de repentir au bas de l'autel ; prière de désir par le *Kyrie ;* prière de louange par le *Gloria ;* de demande par la Collecte). Dans la deuxième partie, Dieu parle à l'homme dans les lectures et la prédication. Nous n'avons plus à *prier*, mais à *écouter*.

I. — *Les lectures*

Les lectures qui suivent la collecte constituent la partie la plus importante de la plus ancienne de l'Avant-Messe. Elles étaient en usage dès l'origine du culte chrétien qui les avaient empruntées au service divin de la Synagogue. En effet, après les prières tirées de l'Ancien Testament, les Juifs lisaient des textes, les uns pris dans *la Loi*, les autres dans *les prophètes ;* on chantait ensuite des psaumes ; puis venait l'homélie. Le Christ, vous le savez, participa à cet office et même y prit la parole. Les apôtres firent de même aux premiers temps de l'Eglise. Et quand les réunions chrétiennes devinrent totalement distinctes de celles des synagogues, elles conservèrent cependant la même forme : prières, lectures, homélie

à quoi s'ajoute le repas eucharistique qui, indépendant tout au début, se lia bientôt au reste.

Aux livres de l'Ancien Testament, on ajouta la lecture des livres propres aux chrétiens, notamment des lettres envoyées aux communautés par leurs évangélistes, et des premiers récits consignés par écrit sur la vie du Sauveur. Destinées à être expliquées ensuite, ces lectures avaient pour but d'instruire les fidèles de la doctrine du Christ et de leurs devoirs chrétiens. Aussi, les catéchumènes étaient-ils présents. Au début, l'évêque choisissait à son gré les lectures dont il déterminait lui-même le nombre et l'étendue. Quand il estimait qu'une lecture avait suffisamment duré, il interrompait le lecteur en disant *Deo gratias !*

D'assez bonne heure, cependant, le nombre normal des leçons fut fixé à trois. La 1re tirée de l'Ancien Testament qu'on appelait la Prophétie ; la 2me empruntée à la partie apostolique du Nouveau Testament appelée l'Epître ; 3o venait enfin un fragment d'Evangile. A mesure que les siècles passent, on observe le souci constant de diminuer la durée de l'office. Aussi, dans le courant du ve siècle, les lectures furent généralement réduites aux dernières : l'Epître et l'Evangile. Celle de l'Ancien Testament fut sacrifiée à moins qu'elle ne se rapportât à l'objet de la fête, messe de l'Epiphanie, féries de Carême.

Le mot latin *Epistola :* Epître, veut dire lettre. Si ce mot a fini par désigner la première lecture de la messe, c'est qu'on en prenait très souvent le texte dans les lettres des Apôtres, surtout dans celles de S. Paul. C'est le cas de toutes les messes du dimanche (rarement les *Actes des Apôtres).* Le passage à lire est choisi en vue du mystère célébré et sa lecture contribue à faire entrer le prêtre et les fidèles dans l'esprit de la fête.

II. — *Importance de l'Epître*

Terminons par quelques conseils d'ordre pratique. La préférence bien légitime que nous accordons à l'Evangile de la messe ne doit pas nous faire négliger la lecture de l'Epître grâce à laquelle nous pourvons ressembler aux fidèles de la 1re Communauté de Jérusalem « qui étaient assidus à la prédication des Apôtres ». L'Epître de la messe nous livre un écho de cet enseignement apostolique d'où est sorti notre dogme chrétien. Le missel contient, en particulier, de larges extraits de celles de S. Paul au point que le catholique qui suivrait régulièrement sa messe y trouverait un aliment scripturaire abondant pour sa foi. Certes, parfois, nos épîtres privées du contexte qui les éclairerait présentent quelques obscurités. La pensée de S. Paul en particulier, serrée et profonde, n'est pas toujours facile à pénétrer (S. Pierre, lui-même, en faisait la remarque). Néanmoins les extraits que nous offre le missel, même sans le secours d'un commentaire explicatif, ne sont pas indéchiffrables pour un lecteur attentif. Nous pouvons toujours en détacher une vérité ou un conseil instructif et très assimilable après une courte réflexion.

Assez souvent, d'ailleurs, le fragment est tiré de la partie morale des lettres apostoliques. Il nous exhorte alors à faire un retour sur nous-mêmes et à prendre d'utiles résolutions. D'autres fois, son caractère mystique peut en faire une excellente préparation à la communion. En général, vous en retirerez toujours une lumière. D'ailleurs, les proposant à notre attention, la pensée de l'Eglise est de nous inviter à nous reporter au texte intégral, à l'Epître entière dont elle ne nous donne qu'un morceau. Pourquoi ne pas avoir à la maison le texte complet et même un bon commentaire et en faire notre lecture spirituelle ?

* *

Vous comprenez maintenant, m. f., je l'espère, l'acclamation que l'Eglise met sur nos lèvres à la fin de la lecture de l'Epître. « *Deo gratias,* Dieu merci ! » Cette formule si fréquente dans nos offices n'est pas ici hors de propos. Ne devons-nous pas remercier Dieu de nous avoir choisis pour être de ceux qui ont le bonheur de connaître la vérité ? *Deo gratias !* C'est aussi la promesse de mettre joyeusement en pratique les conseils de l'écrivain sacré. Enfin, ces deux mots ne devraient-ils pas être une oraison jaculatoire familière aux chrétiens ? Aucune parole ne peut être plus courte à dire, plus joyeuse à entendre, plus grande à comprendre, plus fructueuse à pratiquer.

Amen.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

IV

1er commandement de Dieu

CULTE INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR

Mes frères,

Nous sommes tenus d'adorer Dieu ; il est le créateur et nous les créatures ; il est tout, sans nous, et nous ne sommes rien sans lui : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu » (Math., c. 4, v. 10). C'est un hommage, séparé de tout autre, supérieur à tout autre, n'ayant rien de commun avec aucun autre. Mais, par quels moyens rendrons-nous à Dieu cet hommage ? Par le culte intérieur, par le culte extérieur, par le culte public.

I. — *Par le culte intérieur*

Le culte est l'ensemble des manifestations par lesquelles nous honorons Dieu. Assurément Dieu exige un culte intérieur, c.-à-d. des actes issus de notre intelligence, de notre volonté, de notre cœur. Ils s'accomplissent dans le champ clos de nos pensées et le secret de notre âme sans rien montrer au dehors : telles les pensées de foi, de confiance, de repentir, l'acceptation généreuse du devoir. Car Dieu ne se contente pas de protestations verbales ; en l'honorant des lèvres et en dirigeant sa pensée loin de lui, on l'offense et l'on provoque sa colère (Is., XXIX, 13, 14). Dieu regarde le cœur (I Reg., XVI, 7). Il n'est point de chant plus mélodieux qu'une prière fervente, ni d'encens plus suave que le parfum de la vertu s'échappant d'une âme sainte, ni de plus digne temple qu'un cœur pur. « Seigneur, disait le roi David, à un autel chargé de victimes vous préférez un cœur contrit et humilié, un cœur brisé de douleur de vous avoir déplu » (Ps. L).

Les fêtes tapageuses qui éclatent au dehors sans avoir aucun écho au dedans le contrarient et le fatiguent. Oui, loin de plaire à Dieu les hommages purement externes l'outragent ; en quelque sorte cela lui rappelle les dérisions dont son Fis fut l'objet dans la cour du prétoire et sur la croix. On ne joue pas Dieu. Avant d'acquiescer aux prières, aux adorations, Dieu sonde le cœur. Le cœur est-il muet pendant

que la langue parle ? Dieu se détourne avec dégoût. Les pharisiens entourent le Sauveur : « Maître, nous le savons, vous êtes véridique, vous enseignez la voie de Dieu avec une parfaite exactitude, dans vos jugements vous ne vous inquiétez pas des personnes, vous ne considérez pas leurs qualités. » Cet éloge indigne Jésus qui apostrophe ses interlocuJteurs : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? » (Math., XXVI, 16).

Le cœur est-il d'accord avec les actes ? Dieu est touché. Un de ses disciples se prosterne à ses pieds : « Seigneur, vous êtes le Fils de Dieu : vous êtes le roi d'Israël » (Jn, I, 47-51). Et le Sauveur reçoit avec une affectueuse confiance cet homme loyal. Donc, que les louanges sorties de notre bouche ne soient que la reproduction des adorations enthousiastes de notre âme ! autrement elles ne seront qu'une feinte, assez semblable à ces expressions complimenteuses, ou même à ces protestations d'attachement qui terminent les lettres : Je suis, Monsieur, votre tout dévoué serviteur... Belles phrases, tout cela, mais vides ! le papier les porte ; la politesse, comme on l'entend communément, est sauve ; quant au cœur lui il n'a rien dit. M. f., Dieu repousse les insincères ; il veut être l'indication dominante de notre âme. C'est pourquoi, dans tous les actes d'adoration effectués au fond de nous-mêmes orientons-les réellement vers Dieu et demandons à notre âme les hommages dont nous sommes redevables au Seigneur. « O mon âme, sois soumise au Seigneur, espère dans le Seigneur, loue le Seigneur, bénis le Seigneur... Dès l'aurore mon âme veille, dès l'aurore elle pense à vous... elle est consumée par les brûlants désirs qui l'emportent vers vous. »

II. — *Par le culte extérieur*

Il ne suffit pas de rendre à Dieu un culte intérieur par les actes intimes des facultés de notre âme, il faut encore manifester au dehors ces actes et ces sentiments par des signes sensibles : prostrations, révérences, génuflexions, inclinations, prières vocales et chants, offrandes, sacrifices. Ces manifestations constituent précisément le culte extérieur.

Quoique moins important que le culte intérieur, sans lequel il n'aurait du reste aucun sens et aucune valeur, le culte extérieur n'en est pas moins obligatoire. Pourquoi ? Parce que nous sommes, corps et âme, tout à la fois ; dès lors, il est bien juste que chacune de ces pensées honore Dieu à sa manière ; l'une par de pieuses pensées, par des transports de joie et d'admiration, à la vue et au souvenir des merveilles du Tout-Puissant, par des actes de conformité à la volonté du Seigneur ; l'autre, par un maintien, par des paroles, par des œuvres dignes de la majesté du Très-Haut.

Pourquoi encore ? Parce que nous sommes ainsi faits. Nous ne pouvons pas longtemps cacher les sentiments qui nous animent : quand nous sommes contents, nous rions ; tristes, nous pleurons ; en colère, nous trépignons. En un mot, nous rendons palpables invariablement tous les sentiments intérieurs, légitimes ou non, que nous éprouvons. Alors, faisons-nous exception pour le sentiment d'adoration, le plus nécessaire, le plus légitime de tous ? D'ailleurs, l'expérience démontre que le culte intérieure n'est qu'illusoire et se détruit lui-même sans le culte extérieur : pas de feu sans combustible... Que vit-on en 1794, après avoir en France supprimé le culte catholique ? On vit de pompeuses cérémonies en l'honneur de l'Etre suprême, avec tout un appareil théâtral. Tant il est vrai que l'homme devrait renier sa nature s'il voulait restreindre le culte de Dieu à ses pensées et à ses sentiments intérieurs. Au reste, en décernant à Dieu des signes apparents de nos hommages nous suivons les exemples de Notre-Seigneur : il se fait baptiser par S. Jean-Baptiste, il assiste aux solennités d'Israël, il mange l'agneau pascal, il fléchit le genou, il se prosterne la face contre terre, il pratique en tout les saines traditions.

* *

De tout cela il est facile de conclure que, quelque excellente et indispensable que soit l'adoration intérieure, elle a besoin du culte extérieur pour s'exprimer. Le culte extérieur stimule le culte intérieur et le culte intérieur nourrit, rehausse, exalte le culte extérieur. Il ne faut pas les séparer. Aussi chez tous les peuples a-t-on vu toujours des fêtes religieuses où l'on déployait la plus grande pompe, afin que cet appareil pieux, frappant plus vivement les hommes, leur donnât de plus hautes idées de la divinité et les portât plus efficacement à la vertu.

Que chacun de vous serve Dieu de toutes les puissances de son âme ; qu'il lui donne des marques sensibles de son adoration : « Venez, louez le Seigneur avec moi... Allons tous ensemble adorer Dieu, et prosternons-nous devant lui » (Psal., XCIV, 3). Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

V

LE MARTYRE ET LA MORT D'AMOUR

Jusqu'à l'âge de 22 ans, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avait toujours joui d'une excellente santé et rien ne faisait prévoir qu'elle dût bientôt mourir. Cependant, en août 1894, presqu'à la veille de l'entrée au Carmel de sa sœur Céline, elle lui écrivit : « Viens, nous souffrirons ensemble... et puis *Jésus prendra l'une de nous* et les autres resteront pour un peu de temps en exil. » Elle ajoutait : « Surtout ne te fais pas de peine de ma prophétie, c'est un enfantillage ! Je ne suis pas malade, j'ai une santé de fer, *mais le Seigneur peut briser le fer comme l'argile.* »

Quelques mois plus tard, en avril 1895, alors qu'elle continuait à être très bien portante, elle fit cette confidence à une religieuse tout à fait digne de foi et qui en a témoigné : « Je mourrai bientôt ; je ne dis pas que ce sera dans quelques mois, mais *dans deux ou trois ans au plus, je le sens par ce qui se passe dans mon âme.* »

Son pressentiment ne l'avait pas trompée ! Deux ans et demi plus tard elle achèverait sa course ici-bas.

Mais auparavant et pour se préparer à cette *mort d'amour* qu'elle ne cessait de désirer, il lui fallait, deux longues années durant, endurer le double martyre du corps et de l'âme qu'elle avait imploré comme une si grande grâce le jour de sa profession religieuse.

Le martyre du corps allait lui venir d'une longue et pénible maladie dont elle raconte dans l'Histoire de son âme les si impressionnants débuts... C'était au soir du Jeudi Saint. Après être restée près du

Tombeau jusqu'à minuit, rentrée dans sa cellule, à peine avait-elle posé la tête sur son oreiller « qu'elle sentit un flot monter en bouillonnant jusqu'à ses lèvres. Je crus que j'allais mourir, écrit-elle, et mon cœur se fendit de joie. Cependant, comme je venais d'éteindre notre lampe, je mortifiai ma curiosité jusqu'au matin et je m'endormis paisiblement.

A cinq heures, le signal étant donné, je pensai tout de suite que j'avais quelque chose d'heureux à apprendre, et, m'approchant de la fenêtre, je le constatai en trouvant mon mouchoir rempli de sang. Quelle espérance ! J'étais entièrement persuadée que mon Bien-Aimé, en ce jour anniversaire de sa mort, me faisait entendre un premier appel, comme un doux et lointain murmure, qui m'annonçait son heureuse arrivée. »

Voilà qui est simplement héroïque. Mais, dira-t-on, où est le martyre puisque mourir lui est si doux ? Où est sa souffrance si la pensée du ciel lui est si délicieuse ? Le martyre, le voici. Quelques semaines plus tard, « aux jours si lumineux du temps pascal, raconte-t-elle, Dieu permit que mon âme fut envahie par les plus épaisses ténèbres et que la pensée du ciel, si douce pour moi depuis ma petite enfance, me devint un sujet de combat et de tourment... Je voudrais exprimer ce que je sens ; mais c'est impossible... Les brouillards qui m'environnent pénètrent dans mon âme et m'enveloppent de telle sorte qu'il m'est impossible même de retrouver en moi l'image si douce de ma patrie ...Tout a disparu...

Lorsque je veux reposer mon cœur, fatigué des ténèbres qui l'entourent par le souvenir fortifiant d'une vie future et éternelle, mon tourment redouble. Il me semble que les ténèbres, empruntant la voix des impies, me disent en se moquant de moi : « Tu rêves la lumière, une patrie embaumée, tu rêves la possession éternelle du Créateur de ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards où tu languis ; avance !... avance ! réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant. »

Pour comprendre une telle épreuve, il faut la situer dans son cadre, et essayer de s'imaginer ce qu'elle peut bien être pour une âme innocente et pure, qui a tout quitté pour trouver Dieu, tout sacrifié pour conquérir le ciel.

Son cadre, c'est encore ce corps alangui par la maladie et qui ne va plus désormais connaître, sauf de rares intervalles, qu'impuissance et douleur. La seule souffrance corporelle sera telle que le médecin qui la soigne déclarera un jour que dans sa longue carrière jamais il n'a vu tant souffrir.

Mais cette souffrance physique, il faut pour en apprécier la lancinante durée, la rapprocher à son tour de l'autre beaucoup plus douloureuse encore.

Martyre du corps et martyre de l'âme ! Thérèse a été pleinement exaucée. Et c'est au milieu de ce double martyre, qu'elle va achever sa course ici-bas, sans un moment de répit, jusqu'à sa dernière heure. Et ces deux martyres réunis, atteignant au paroxysme de la douleur, la feront soupirer au matin de sa mort : « Jamais je n'aurais crû qu'il fut possible de tant souffrir... Je ne puis m'expliquer cela que par mon mon désir extrême de sauver des âmes. » Puis aussitôt après elle ajoutait : « Tout ce que j'ai écrit sur mes désirs de la souffrance, oh ! c'est bien vrai ! *Je ne me repens pas de m'être livrée à l'amour.* » Plusieurs fois de suite elle répéta ces derniers mots.

* *

L'insistance qu'elle y mit nous est une révélation, et il faut nous y arrêter pour en pénétrer tout le sens si nous voulons vraiment comprendre ce que fut son double martyre.

Ce fut *un martyre d'amour.* La souffrance, nous venons de le dire, n'en fut pas, elle ne pouvait pas en être absente. Elle y figure au contraire largement, *mais pas à la première place.* Elle ne fut ni au point de départ ni au terme de ses désirs. Chez notre sainte, c'est toujours l'amour et l'amour seul qui préside à tout, qui explique tout, qui décide de tout.

Parlant du motif qui l'avait portée à s'offrir en victime, elle écrivait : « En l'année 1895, j'ai reçu la grâce de comprendre plus que jamais *combien Jésus désire être aimé.* Pensant un jour aux âmes qui s'offrent comme victimes *à la justice* de Dieu, afin de détourner, *en les attirant sur elles, les châtiments réservés aux pécheurs,* je trouvai cette offrande grande et généreuse, *mais j'étais bien loin de me sentir portée à la faire.* O mon divin Maître ! m'écriai-je au fond de mon cœur, n'y aura-t-il que votre justice à recevoir des hosties d'holocauste ? *Votre amour miséricordieux* n'en a-t-il pas besoin lui aussi ?... Si votre justice aime à se décharger, elle ne s'étend que sur la terre, combien plus votre amour miséricordieux désire-t-il embraser les âmes, *puisque votre miséricorde s'élève jusqu'aux cieux !* O Jésus, que ce soit moi cette heureuse victime ; *consumez votre petite hostie par le feu du divin amour.* »

Voilà qui est clair. Thérèse n'est pas une victime vouée à la Justice, mais offerte à l'Amour. Ce n'est donc pas la Justice, mais l'Amour qui l'immolera. « *Amor sacerdos immolat.* » Sans doute l'Amour ne pourra pas ne pas utiliser la souffrance. Il l'utilisera donc mais comme on fait d'un instrument, sans plus. La souffrance sera le glaive. L'Amour restera le sacrificateur ; et lui seul décidera de l'intensité, de la durée, de la nature même de la souffrance convenable pour l'immolation totale de la victime, puisqu'il s'agit d'une victime d'holocauste.

Ce rôle primordial de l'Amour dans son immolation, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus l'a encore mis plus en relief, si possible, dans la formule dont elle s'est servie pour son *Acte d'offrande,* lorsqu'après avoir supplié Dieu « de laisser déborder en son âme les flots de tendresse qui sont renfermés en lui » elle ajoute : « *et qu'ainsi je devienne martyre de votre amour !* »

Cet « *ainsi* » est à souligner. Il situe à sa vraie place le martyre dont sainte Thérèse a voulu mourir après en avoir vécu, et lui donne sa véritable portée : encore une fois, c'est un martyre d'amour. Au point de vue de la souffrance, il est double puisqu'il y a le martyre du corps et le martyre de l'âme. Mais au point de vue de l'amour, il est un. Qu'il s'agisse, en effet, de la souffrance physique ou de la torture morale, il n'y a qu'*un* prêtre qui dispose à son gré de l'une et de l'autre. Encore une fois : « *Amor sacerdos immolat.* »

C'est pourquoi, dans l'aveu plaintif qu'arrachait à la petite sœur Thérèse mourante l'excès de sa souffrance, bien que liant très étroitement son ardent désir de souffrir à son ardent désir d'aimer, elle donnait en finissant la primauté à ce dernier : « *Tout ce que j'ai écrit de mes désirs de souffrance est bien vrai :* OH ! NON JE NE ME REPENS PAS DE M'ÊTRE LIVRÉE A L'AMOUR. » C'est comme si elle

disait : je n'ai jamais voulu la souffrance que dans la dépendance de l'amour. Si j'ai tant désiré souffrir, c'est parce que plus ardemment encore j'ai désiré aimer.

On le voit, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus n'a jamais voulu la souffrance toute seule, mais toujours unie à l'amour. Vue sous ce jour, elle l'a « aimée avec passion », elle en a fait ses délices. Les textes abondent qui le prouvent. Ainsi : « La souffrance unie à l'amour est la seule chose qui me paraît désirable en cette vallée de larmes. » Car « souffrir pour Dieu, quelle douceur ! » Et elle pouvait confier à un de ses Frères missionnaires « que la souffrance était devenue son ciel ici-bas. » C'est qu'en effet pour elle « *souffrir en aimant fut le plus pur bonheur* ».

Aussi nous pouvons la croire lorsque, encore toute jeune novice, elle écrivait à sa sœur Céline : « Je ne trouve qu'une joie, celle de souffrir pour Jésus, et cette joie *non sentie* est au-dessus de toute joie. » C'est elle-même qui souligne ces deux mots : *non sentie*. Et l'on comprend pourquoi. Sensiblement consolée, la souffrance cesserait d'être une souffrance. Aussi Thérèse ne désire-t-elle pas les consolations sensibles. « Ma consolation, dira-t-elle, c'est de n'en pas avoir. » Car, affirme-t-elle encore dans une lettre à Mère Agnès de Jésus, « le bonheur, je ne le trouve que dans la souffrance sans aucune consolation. »

* *

Cependant, qu'on ne s'y méprenne pas ! et que de telles déclarations ne donnent pas le change sur les véritables dispositions de notre sainte. Thérèse n'est pas une âme stoïque à froid, une sorte d'héroïne cornélienne qui brave la souffrance parce qu'elle se sent de force à la surmonter. Rien ne serait plus faux.

Thérèse est toujours à ses yeux et elle ne veut toujours être « qu'une petite âme qui n'a jamais rien pu faire toute seule... qu'une enfant impuissante et faible que le bon Dieu doit soutenir à tout instant. » Et jamais elle ne s'appuiera sur ses victoires d'hier pour croire qu'elle pourra triompher demain.

Toujours extrêmement défiante d'elle-même, elle ne cessera de se conduire avec la plus grande prudence à l'égard de cette souffrance indispensable à son martyre d'amour.

C'est ainsi que, tout en désirant beaucoup souffrir, jamais elle ne demandera une souffrance plutôt qu'une autre : « Ce serait, disait-elle, ma souffrance à moi, et il me faudrait la supporter seule ; et je n'ai jamais rien pu faire toute seule. »

Elle laissera donc à Jésus le soin de choisir luimême ses épreuves et ses croix. Mais tout ce qu'il voudra pour elle, elle le recevra avec bonheur comme don de son amour.

De même, elle ne comptera que sur sa grâce pour porter les croix grandes ou petites dont il la chargera. Car elle sait, elle est sûre, que s'il augmente la charge, à proportion il augmentera le secours.

Et elle ne demandera point de ne pas éprouver la lassitude ni la faiblesse dans sa montée douloureuse. A certains jours elle trouvera sa croix bien pesante. Mais elle se consolera en pensant « que Jésus, le divin Fort, a connu toutes nos faiblesses, qu'il a tremblé à la vue du calice amer, de ce calice qu'il avait autrefois si ardemment désiré. »

Que si elle trébuche dans sa marche et tombe, elle se réjouira en petite enfant qu'elle est, « de porter ses croix faiblement. » « Que m'importe à moi, dira-t-elle alors, de tomber à chaque instant ! Je sens par là ma faiblesse et j'y trouve un grand profit. Mon Dieu, vous voyez ce que je peux faire si vous ne me portez dans vos bras. Et si vous me laissez seule, eh bien ! c'est qu'il vous plaît de me voir par terre. Pourquoi donc m'inquiéter ? »

Ces remarques et ces citations étaient nécessaires pour faire comprendre comment, au milieu de son long martyre d'amour, la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus restait toujours fidèle à elle-même et à sa « petite voie d'enfance. »

Fidèle aussi à sa résolution de « tout garder pour Jésus seul. » C'est pourquoi, toujours luttant contre la tentation et contre la douleur, elle s'efforçait de demeurer paisible et calme. Elle gardait le sourire, dissimulant le plus qu'elle le pouvait tout ce qu'elle endurait. Aussi pendant longtemps sa Prieure ellemême attacha-t-elle peu d'importance à ses hémoptysies, et l'ensemble des religieuses de la Communauté ne se douta jamais de ses peines intérieures. A la lettre elle tenait sa promesse de paraître toujours joyeuse, même lorsqu'il faudrait « cueillir ses fleurs au milieu des épines. »

Aussi la plupart de ses compagnes estimaient-elles que leur petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus n'avait jamais beaucoup souffert. On attribuait son sourire continuel à son heureux caractère. Plusieurs, prenant le change, et ne voyant rien en elle d'extraordinaire jugeaient que c'était une carmélite bien quelconque. A tel point qu'un jour pendant sa dernière maladie, se reposant dans sa cellule après une séance de pointes de feu, elle entendit une sœur du voile blanc qui disait : — « Ma sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus va bientôt mourir et je me demande vraiment ce que notre Mère en pourra dire après sa mort. Elle sera bien embarrassée ; car cette petite sœur, tout aimable qu'elle est, n'a pour sûr rien fait qui vaille la peine d'être raconté. »

Loin d'en éprouver de la peine, sœur Thérèse fut ravie en entendant ce verdict, car rien ne pouvait lui être plus agréable que de mourir incomprise et méprisée des créatures.

* *

De temps en temps pourtant s'entrouvraient ses ténèbres, et, rapides comme l'éclair, des lumières d'éternité passaient qui rejetaient sur son avenir des clartés étonnantes.

Un jour que sa sœur Marie du Sacré-Cœur lui disait :

— Quelle peine nous aurons quand vous ne serez plus là !

— Oh ! non, reprit-elle, vous verrez, *ce sera comme une pluie de roses.*

— Vous nous regarderez donc du haut du ciel ?

— Non, je descendrai.

Et encore :

« Le bon Dieu fera pour moi des merveilles qui surpasseront infiniment mes immenses désirs. Il fera toutes mes volontés au ciel parce que j'ai toujours fait la sienne sur la terre... Je l'ai pris par des caresses et c'est pour cela que je serai si bien reçue. »

Une autre fois, parlant de ce qui l'attirait au ciel : « C'est, dit-elle, l'amour que je recevrai et celui que je pourrai donner... Aimer, être aimée et revenir sur la terre pour faire aimer l'Amour !... Je pense à tout le bien que je voudrais faire après ma mort : faire baptiser les petits enfants, aider les prêtres, les

missionnaires, toute l'Eglise. » Un soir elle fit à la Révérende Mère Agnès, sa « petite Mère », une confidence plus claire encore :

« *Je sens,* lui dit-elle, *que ma mission va commencer : ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma « petite voie » aux âmes. Si mes désirs sont exaucés, mon ciel se passera sur la terre jusqu'à la fin du monde. Oui,* JE VEUX PASSER MON CIEL A FAIRE DU BIEN SUR LA TERRE. *Ce n'est pas impossible puisque, au sein même de la vision béatifique, les anges veillent sur nous.* »

Un autre jour, on lui apporta des épis de blé. Elle en prit un parmi les plus lourds, qui ployait sous son poids, et après l'avoir considéré longuement : « Cet épi, dit-elle, est l'image de mon âme. *Le bon Dieu m'a chargée de grâces pour moi et pour bien d'autres.* Ah ! je veux, comme ce bel épi, m'incliner toujours sous l'abondance des dons célestes, reconnaissant que tout vient d'en-haut. »

* *

Cependant les souffrances augmentaient à mesure que la mort approchait.

Pour la distraire, il arrivait qu'on lui apportât des roses. Mais, au lieu de les garder pour en jouir, elle s'en servait pour témoigner son amour à son divin Epoux. Elle les effeuillait et, avec leurs pétales, caressait doucement les plaies de son crucifix. Et comme, la dernière fois qu'elle le fit et qui fut le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, les pétales glissaient de son lit sur le plancher de l'infirmerie, elle dit à ses sœurs de les recueillir : « Ramassez bien ces pétales. Ils vous serviront à faire des plaisirs plus tard ; n'en perdez aucun. »

De fait, ils firent plus que « des plaisirs ». L'un d'eux au moins servit à faire un beau miracle.

Quand elle n'avait pas de roses à effeuiller, Thérèse s'y prenait d'une autre façon et son Epoux crucifié n'y perdait point d'amour. Un jour que, tenant en mains son crucifix, elle passait doucement, dans un geste caressant, ses doigts amaigris sur les plaies du Sauveur, interrogée sur ce qu'elle faisait ainsi : « Je le décloue, dit-elle, et je lui enlève sa couronne d'épines. »

Une des dernières nuits qu'elle passa sur la terre, son infirmière sœur Geneviève, la trouvant les mains jointes et les yeux au ciel, la gronda doucement :

— Il faudrait tâcher de dormir, lui dit-elle.

— Je ne puis pas, lui répondit la sainte malade. Je souffre trop, alors je prie.

— Et que dites-vous à Jésus ?

— Je ne lui dis rien : *je l'aime.*

Enfin le dernier jour se leva. La petite sœur Thérèse, arrivée au terme de sa « petite voie », allait voir se réaliser le plus cher et le plus ardent de ses désirs qui avait toujours été de mourir d'amour.

— Mais, avait-elle expliqué quelques jours plus tôt, *la mort d'amour que je souhaite, c'est celle de Jésus sur la croix.*

Or, on sait comment Jésus est mort, au milieu de quelles souffrances du corps et de l'âme, de quelles tortures physiques et de quelles angoisses morales.

Thérèse fut servie à souhait. On était au jeudi, 30 septembre 1897. La nuit précédente avait été terrible. A l'aube, la sainte petite mourante épuisée, était toute haletante. Joignant les mains et regardant la statue de la Sainte Vierge placée en face de son lit : « Oh ! dit-elle, je l'ai priée avec une ferveur !... Mais c'est l'agonie toute pure sans mélange de consolation. »

Et s'adressant à sa Mère Prieure : « Le calice est plein jusqu'au bord. Mais le bon Dieu ne va pas m'abandonner. Il ne m'a jamais abandonnée. Oui, mon Dieu, tout ce que vous voudrez. Mais ayez pitié de moi ! »

Vers 3 heures de l'après-midi, elle mit les bras en croix et dit encore à sa Prieure :

« O ma Mère, présentez-moi à la Sainte Vierge. Préparez-moi à bien mourir. »

Elle ajouta :

« Mes plus petits désirs ont été réalisés... Alors, *le plus grand* : mourir d'amour, devra l'être... »

A 5 heures, elle entra en agonie. A 6 heures, lorsque la cloche du monastère tinta l'*Angelus* du soir, elle leva des yeux suppliants vers la statue de la Sainte Vierge, celle-là même qui, aux jours de son enfance, s'était animée pour la guérir. Et maintenant son regard voulait lui redire ce que tout récemment elle lui avait chanté avec tant de confiance :

Toi qui vins me sourire au matin de la vie,
Viens me sourire encor, Mère, voici le soir !

Quelques minutes après 7 heures, elle soupira : « N'est-ce pas l'agonie ? Ne vais-je pas mourir ? »

Et comme on lui répondait que le bon Dieu voulait peut-être la prolonger de quelques heures, elle reprit avec courage : « Eh bien !... allons ! allons !... Oh ! je ne voudrais pas moins longtemps souffrir. »

Et regardant son crucifix :

— *Oh ! je l'aime !... Mon Dieu, ... je... vous... aime !*

Ce furent ses derniers mots. A peine les eut-elle achevés, qu'elle s'affaissa doucement en arrière sur son oreiller, la tête penchée à droite, dans l'attitude d'une martyre qui attend le coup de grâce.

Son visage avait repris le teint de lis qu'il avait en pleine santé ; ses yeux étaient fixés en haut, sur la muraille d'en face. On les eût dit fascinés par ceux de l'Aigle divin venu pour la chercher et son regard, comme irradié par la vue d'une splendeur invisible à tout autre, semblait dire : « S'il fut si doux le désir de l'Amour ; qu'est-ce donc de le posséder et d'en jouir à jamais ! »

L'extase se prolongea environ la durée d'un *Credo*. Puis la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ferma les yeux et, tout doucement, comme elle avait fait toutes choses, elle mourut.

* *

On raconte que toute la journée, la pluie, le vent, les nuages avaient fait de ce 30 septembre un jour sombre et triste entre tous. Mais le soir, à l'heure où la sainte expirait, un grand coup de vent, balayant les nuages et la pluie, fit apparaître soudain un ciel resplendissant d'étoiles.

Plusieurs se rappelèrent alors ce que la petite Thérèse avait souvent remarqué, dans son jeune âge, que le temps se mettait toujours à l'unisson de son âme. Aussi dans ce brusque changement leur sembla-t-il voir une preuve de son entrée au ciel, en même temps qu'un présage de cet avenir de gloire, encore indéfinissable, que commençaient tout juste à soupçonner celles qui, ayant reçu ses suprêmes confidences, venaient d'être témoins de sa si sainte mort.

En vérité, la *Rose d'amour* qui, sous son bouton rustique, avait lentement élaboré et entassé, dans l'humilité et la souffrance, tant de richesses de grâces, allait s'ouvrir et livrer à la terre son parfum et sa splendeur cachée.

Et ce serait si beau que le monde entier en resterait dans l'émerveillement.